Zukunft aus dem Glauben : Bernarda Heimgartner und die Gründung des Menzinger Lehrschwesterninstitut im historischen Kontext [Carlo Moos]

Autor(en): **Hermann, Irène**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **10 (2003)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

notre folklore familial.» (92) C'est donc au sein de la représentation d'une expérience familiale propre que Meizoz puise les outils pour élaborer sa réflexion autour de l'idée de posture. Etranger à la «relecture sanctifiante» de Rousseau propre à la tradition socialiste évoquée précédemment, l'auteur avoue «une admiration quant à la façon qu'il a eue de poser esthétiquement et socialement des problèmes fondamentaux de son temps», sans qu'il s'agisse pour autant d'«une adhésion à la pensée de Rousseau». (93) Jérôme Meizoz, en sollicitant sa propre expérience rousseauiste ou, plutôt, celle de ses aïeux, ouvre une nouvelle perspective à son motif de posture. Au centre du Gueux philosophe, s'agit-il toujours bien de l'attitude posturale de Rousseau? Rousseau est-il encore le sujet du livre? Meizoz reconnaît: «Si j'ai traité de Rousseau, c'est pour poser la question [de la posture] de manière plus générale parmi les intellectuels. Quels sont les rapports qu'ils entretiennent avec le pouvoir? Comment se représentent-ils eux-mêmes l'universalité de leur discours?» Autant de questions pertinentes, mais auxquelles nous n'obtenons guère de réponse, sans compter la prudence d'Yvette Jaggi, qui y oppose un bref «Indépendamment de la question de la posture adoptée», (88) peu propice à la poursuite du débat.

Finalement, Meizoz, se souvenant de la confrontation entre Voltaire et Rousseau, livre avec clarté la substance de sa réflexion. Contrairement à Voltaire, «Rousseau est conscient du point de vue qui est le sien: il le construit. Il en fait une force par un recours prédémocratique au profane: il se met du côté du public, du «peuple», des exclus du pouvoir et de la parole. Voltaire de son côté fait comme s'il n'était pas conscient de son arrogance de dominant, comme si elle était de l'ordre des choses [...]. Cela a suffi à me rendre Rousseau plus intéressant et Voltaire détestable, malgré son bel esprit [...]. Ce n'est pas très fort comme argumentation! Mais enfin pour moi, c'est comme ça que cela s'est présenté.» (93–94)

Curieuse sédimentation éditoriale, *Le Gueux philosophe* (Jean-Jacques Rousseau) a le mérite de rappeler quelques-unes des grandes perspectives de réflexion ouvertes par les œuvres et le parcours de Rousseau – les enjeux de l'identité sociale, culturelle et même nationale de l'intellectuel, les rapports entre une biographie singulière d'auteur et la portée universelle des textes – et de les soumettre à la possibilité d'un réexamen contemporain.

Fabrice Brandli (Genève)

CARLO MOOS
ZUKUNFT AUS DEM GLAUBEN BERNARDA HEIMGARTNER UND DIE GRÜNDUNG DES MENZINGER LEHRSCHWESTERNINSTITUT IM HISTORISCHEN KONTEXT

LUCERNE, GENERALRAT SCHWESTERN VOM HEILIGEN KREUZ MENZINGEN, 2002, 94 P., FS. 10.–
(SOUS FORME DE DON A LA COMMUNAUTE: SCHWEIZERHAUSSTRASSE 6, 6006 LUCERNE)

A première vue, l'ouvrage de Carlo Moos ressemble à ces monographies de commande qui célèbrent et retracent l'existence de communautés, d'institutions ou de personnages localement illustres. En l'occurrence, comme le précise son sous-titre, l'opuscule en question est axé autour de la figure de Bernarda Heimgartner et relate les péripéties de la fondation du «Lehrschwesterinstitut» de Meinzingen.

Le fait est que ce petit ouvrage a été publié pour le 150e anniversaire de l'établissement et que quelques dizaines de pages sont exclusivement consacrées à sa constitution ainsi qu'à l'activité de la

femme qui, près de deux décennies, en dirigea les destinées.

Quelques indices, cependant, révèlent immédiatement la nature non seulement érudite mais scientifique du texte. Ainsi, l'auteur, à son habitude, laisse pénétrer le lecteur dans le laboratoire historien qui est le sien. Le fascicule révèle les sources qui le fondent et les lacunes qu'elles présentent. Mieux encore, l'absence ou le silence des documents alimentent nombre d'hypothèses qui constellent le récit comme autant d'invitations à la réflexion ou à la poursuite des recherches.

Carlo Moos lui-même stimule encore cette lecture critique en abordant son sujet de façon à la fois concentrique et partiale. Loin de plonger directement dans le thème jubilaire donné, il préfère introduire son objet d'étude en brossant un tableau large puis rétréci du cadre dans lequel s'inscrivent la fondation de l'institution comme l'orientation que Bernarda Heimagartner sut lui donner. En un premier chapitre concis et précis, il dépeint la Suisse du milieu du 19e siècle; celle-là même qui, en 1847, subit la guerre civile dite du Sonderbund, en un clivage sur la profondeur duquel les spécialistes ne s'accordent guère. La situation est, il est vrai, des plus complexes. C'est d'ailleurs ce que montre l'auteur dans le chapitre suivant, qui détaille les conditions d'existence des catholiques d'Argovie; un canton farouchement radical d'où partirent les mesures anti-cléricales qui devaient mener au conflit.

L'évocation des catholiques suisses n'est ici pas fortuite, mais s'intègre dans l'exposé de l'une des thèses capitales de ce livre… et de l'historien. Reprenant et développant l'optique qu'il avait déjà présentée dans de multiples articles antérieurs sur le Sonderbund, Carlo Moos plaide pour une relecture de l'époque de 1848 par le biais des cultures et des représentations religieuses. Ce faisant, il dévoile un catholicisme omniprésent et malgré tout plus ouvert aux innovations qu'il ne le sera jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, après que le Kulturkampf aura déterminé ses membres à se replier au sein du *Ghetto*.

En écho à cette approche et à cette évolution confessionnelles répond une seconde grande thèse exprimée en clôture d'ouvrage. En fin d'analyse, l'auteur interroge les réactions et réalisations de son héroïne dans une perspective tirée de la *gender history*. Tout en soulignant que l'intéressée n'avait jamais dû envisager ses rapports avec la hiérarchie masculine de son diocèse comme une lutte accomplie pour le droit des femmes, il relève que le destin de Bernarda Heimgartner constitue un véritable accomplissement professionnel et individuel. Renouant habilement avec les fils tissés en début de fascicule, il explique cette réussite non seulement par l'indéniable force de caractère de la religieuse, mais surtout par la situation particulière des couvents au milieu du 19e siècle. Pourtant, tout comme le catholicisme, les ouvertures laissées aux femmes rétrécissent progressivement, de sorte qu'il faudra attendre le début des années 1950 pour les voir, elles aussi, ressortir du *Ghetto*.

Plusieurs affirmations qui, en dotant Bernarda Heimgartner des «armes féminines» que seraient l'instinct et la résistance passive, font certes penser que l'auteur n'est lui-même pas dégagé de tout cliché masculin. Mais c'est là bien peu de choses et les idées phares du texte, tant dans le domaine confessionnel que dans celui des «genres», gagnent à d'être méditées, sinon approfondies. A tel point qu'on peut se demander si l'opuscule de Carlo Moos ne mériterait pas de sortir du contexte commémoratif qui l'a généré et devenir accessible à un public plus large.

Irène Herrmann (Genève)